

Avant de...

La nuit entre dans la ville, la ville entre dans la nuit. Grise, mauve, bleue, noire. Les fenêtres s'allument, les contours s'estompent, les lumières de la rue, les néons des boutiques, des restaurants, des cafés insistent encore, mêlés aux faisceaux des phares des voitures, aux feux de circulation. Les lumières des appartements, des maisons disparaissent peu à peu, renoncent. Avalées. Dissoutes. L'heure de rendre les armes, ou de résister un peu, encore.

Quelques éclats demeurent au milieu des heures profondes, en veille. Parfois une silhouette immobile se détache sur le rectangle éclairé. À quoi songent-ils, tous ceux que le

sommeil fuit ? À quelle part de leur histoire, de leur mémoire, à quels absents parlent-ils en silence ? Qu'attendent-ils ?

C'est l'heure des aveux, des regrets, des impatiences, des souvenirs, de l'attente. Ce sont les heures où le cœur tremble, où les corps se souviennent, peau à peau avec la nuit. On ne triche plus. Ce sont les heures sentinelles de nos histoires, de nos petites victoires, de nos défaites.

Ils ne sont plus que cela, une présence à la fenêtre, un dos, une nuque, un profil, une main qui écarte un rideau ou un doigt qui trace des initiales sur la buée d'une vitre. Une vie derrière la fenêtre, les lamelles du store écartées du bout des doigts.

Nos nuits éveillées parlent d'étreintes, d'une silhouette évanouie, d'un geste retrouvé, de solitudes accrochées à notre cou, de voix murmurées, de la couleur d'un mur sur une île saturée de lumière, d'une phrase recopiée de carnet en carnet, de l'attente d'un appel,

d'un mot qui n'a pas été dit, d'un prénom qui nous hante encore. *Où es-tu, maintenant ?*

Face à la longue plaine qui peu à peu dévore, engloutit, demeure un point minuscule à la fenêtre, vigie immobile au milieu de la ville, incorporée à l'immensité de la nuit des hommes.

Que racontent ces silhouettes silencieuses à la grande nuit bleue ?

Où es-tu, ma fille, ce soir, ma fille du bout du monde ? Tu vis ta vie, toujours pressée, toujours impatiente, dis-moi ?

Il fait nuit pour lui lorsqu'elle se lève, et jour lorsqu'elle se couche. Enfin presque. Décalage horaire, sept heures. Pas simple. *Anniv Papa*. Elle a entouré la date en rouge sur le calendrier aimanté fixé sur son frigo. Dans son téléphone, elle a programmé une alarme. Ne pas oublier.

Il aimerait bien qu'elle l'appelle. Pas pour son anniversaire. Ça, il s'en fiche. D'autant que les années de plus, maintenant, ce sont surtout des années de moins. Ses appels sont rares. Trop rares. Quelques échanges par Skype ou WhatsApp, leurs visages mal

cadrés, mal éclairés, étroits, tout en hauteur sur l'écran instable tenu à bout de bras, de courtes vidéos qu'il reçoit sur son téléphone, des photos où il la voit, devant la baie de Hong Kong, à son bureau, au 29^e étage d'une tour climatisée, ou dans un bar avec des amis, beaucoup d'amis, quantité de verres et de bouteilles devant eux, visages rapprochés, déformés par la proximité de l'écran du téléphone, éclats de rire. Lequel de ces garçons est son amoureux ? Ou laquelle de ces filles ? Après tout, il n'en sait rien. Il répond, remercie pour l'envoi. Il s'essaie à lui envoyer en retour des cœurs, des smileys, comme elle le lui avait montré. Il avait trouvé ça étrange d'envoyer ces dessins enfantins sans paroles pour traduire une humeur, une émotion, puis il s'était habitué. Il envoie parfois une photo du jardin, le muguet au printemps, les cyclamens cachés sous la mousse en automne, la dernière rose de novembre, mais il ne sait pas si ça l'amuse, il a arrêté avec les photos. Il ne veut pas peser. Mais ce soir, il aimerait bien qu'elle l'appelle. Il se sent seul dans cette maison trop grande maintenant. Trop de courants d'air, trop de chambres vides.

Vendre, peut-être ? Prendre un appartement en ville, plus petit, près des commerces, des transports ? Il fatigue. Il aimerait bien avoir son avis.

Sa silhouette lourde se dessine devant la porte-fenêtre, celle qui ouvre sur le jardin. Le jardin, qui aurait bien besoin de soins. Il s'en est occupé avec amour, avec ferveur. Des fleurs en toutes saisons. Des roses anciennes. Et aussi des tomates, des framboises. Il revoit sa fille, enfant, les cueillir. Il n'en restait guère dans le minuscule panier en osier, elles étaient mangées sitôt cueillies.

Il la revoit, riant, une framboise enfoncée à l'extrémité de chaque doigt, à faire de grands gestes qu'elle voulait effrayants avant de les dévorer une par une en riant, laissant apparaître les trous d'une dentition infantine. Il y a si longtemps.

Il n'a plus le cœur à ça, depuis pas mal de temps. Désherber, ramasser les feuilles, ça lui coûte, maintenant. Son dos. La terre est basse.

La nuit tombe, le bleu ne va pas tarder à renoncer. Il fixe la silhouette du grand épicea

au fond du jardin, qui disparaît peu à peu, avalé par la nuit qui avance et dévore les formes. Le sapin, rescapé d'un Noël, acheté une fois en pot avec ses racines, il l'avait replanté pour faire plaisir à sa fille, sans trop y croire. Sa femme n'y croyait pas non plus, malgré tous ses efforts pour lui garder les racines humides. Et puis le sapin déshabillé de ses guirlandes avait résisté, il fait cinq mètres de haut maintenant. Il se revoit le déposer et le maintenir dans le trou qu'il venait de creuser, sous le regard excité de la petite fille. Il était le papa qui sauve les sapins. Il se dit que, les arbres, ça mesure le temps. Il s'en passerait.

On ne voit plus rien maintenant à travers la porte-fenêtre, mais il ne bouge pas.

Ses épaules sont voûtées sous sa veste en laine épaisse. Derrière lui, sur la cheminée, son épouse sourit dans un cadre argenté.

Il aimerait bien que sa fille l'appelle, quand même.

la nuit berceau, la nuit paysage, la nuit
confidente,

La journée a été longue. La route, les rendez-vous, les clients, les appels, les messages, les retards, les annulations sauvages. À peine une excuse. Pas de problème. Garder le sourire.

Il est arrivé à l'hôtel, un de ceux que l'on dit *fonctionnels*, c'est-à-dire très laid et près d'une sortie d'autoroute, dans une zone commerciale, cerné par les parkings et les enseignes géantes.

Il a posé son téléphone et son chargeur, une bouteille d'eau sur la tablette qui sert de chevet. Pas envie de travailler ce soir, les colonnes de chiffres, les transmissions au siège pour les commandes, non, pas envie. Pour une fois, ça attendra. Une lassitude. Il a répondu aux mails les plus urgents, confirmé

les rendez-vous du lendemain, allumé et éteint l'écran de télévision fixé sur le mur en face de lui après avoir erré sur quelques chaînes, des jeux imbéciles et bruyants, du sport, demi-finale de hand-ball, canoë-kayak et cyclisme sur piste, des informations en continu où tournent en boucle le même reportage et les mêmes *breaking news* en sous-titres, des séries dont il ne sait rien, n'ayant pas vu les épisodes précédents. S'il a faim tout à l'heure, il verra s'il a le courage de descendre. À moins qu'il ne se fasse livrer quelque chose. Ou juste prendre un verre.

La nuit est tombée sur le parking, peu de voitures, l'hôtel ne doit pas être complet ce soir. Avec le double vitrage, on n'entend rien. Il s'approche de la fenêtre et tire les rideaux aux trois quarts, pour se donner un peu d'intimité, sans s'enfermer complètement. Les rideaux à larges rayures bordeaux et grises accentuent la hauteur du plafond ; face au lit, une photo montrant plusieurs galets en équilibre les uns sur les autres atteste un effort de décoration zen et consensuelle. Tout en

regardant sans les voir les allées et venues sur le parking, il saisit son téléphone.

La dernière page qu'il a consultée sur Internet s'affiche. Celle d'un site qui propose de retrouver les amis d'enfance, les camarades d'école (mais qui dit encore *camarades*, aujourd'hui ?), de lycée ou de fac, les visages perdus et les noms oubliés de ces vieilles photos de classe où les élèves s'échelonnent, sans sourire, sur trois ou quatre rangs, l'instit ou le prof assis au milieu, gros plan sur les chaussettes tombantes.

Mais qu'est-ce qui lui a pris d'aller voir ce site à la con ? Pourvoyeur d'inutiles nostalgies et de trous de mémoire. De mauvais flashes, aussi. Sur cette photo de terminale, ils sont tous là. Les autres, il s'en fiche, il ne voit qu'elle, grande, longue, ce port de tête exaspérant d'allure, ce teint clair, et puis ces yeux, merde, ces yeux. Il se souvient de ce chanteur *vintage* qui chantait des yeux couleur menthe à l'eau, comme s'il les avait vus pour de vrai, ses yeux à elle. Les soirées avec la petite bande chez les parents qui acceptaient de s'éclipser pour quelques heures, pas de bêtises, hein,

vous promettez ? C'était toujours chez les autres, jamais chez lui.

Ils dansaient le rock en ce temps-là, arrosé de vodka orange ou de whisky Coca. Elle dansait mieux que tous les autres avec ses pas sautillés entre deux passes, le dos bien droit, héritage d'années de danse classique, les pieds agiles sur les parquets cirés. Lui aussi dansait mieux que personne parmi les garçons. Il se souvient de sa taille fine quand il l'attrapait pour la faire s'envoler ou rouler sur son dos, ses mains fraîches quand lui se sentait moite, dégoulinant, et ces yeux, merde, ces yeux. Valérie. La plus belle fille du lycée. Il y en a toujours une. C'était elle. Pas d'amoureux officiel, mais un essaim de bourdons affolés en permanence autour d'elle. Un jour, il avait tenté sa chance. C'était à la maison de campagne de ses parents à elle, avec piscine, où la bande se retrouvait parfois le week-end, sa mère si charmante, si courtoise, *comment allez-vous, Frédéric ?* Chez lui on ne parlait pas comme ça, dans son appartement banal d'immeuble banal de rue banale, loin du centre-ville, où ils habitaient tous, ceux de

cette bande, rue Victor Hugo contre allée des Mimosas, et pas de maison de campagne. Il savait qu'il n'avait rien de commun avec eux, fils et filles d'une bourgeoisie locale de pharmaciens et de notaires, à jupes bleu marine et polos de tennis, maisons à moulures et parquets anciens, mais ses parents avaient tenu à l'inscrire *dans le privé*, va savoir pourquoi, ils en avaient à peine les moyens, pour le reste il fallait rogner sur tout.

Non, il n'aurait pas dû garder la main de Valérie dans la sienne ce soir-là, quelques secondes de trop après la dernière passe sur *Jailhouse Rock*. Cette pression, légère mais nette à l'intérieur de sa paume, il s'en souvient encore. Ce regard étonné, incrédule, ce sourcil imperceptiblement haussé, cette esquisse de sourire embarrassé, il en ressent encore la brûlure. Du jour au lendemain, il avait arrêté de fréquenter la bande.

Il y a d'autres photos d'elle sur le site, c'est elle qui a dû les poster, avec quelques lignes où elle dit la joie qu'elle aurait de retrouver ses anciens *camarades*, en particulier ceux de terminale, ceux de la *bande de Sainte-Solange*.